

Les écrits

IES ÉCRITS

L'estran

Isabelle Miron

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83272ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Miron, I. (2016). L'estran. *Les écrits*, (147), 159–168.

ISABELLE MIRON

*L'estran*¹

La crise environnementale nous éveille à la nécessité historique et politico-économique d'établir un meilleur partage. [...] C'est la compassion qui est l'ingrédient dans la balance. C'est elle qu'il faut introduire dans le cyclage écologique. On ne saurait trop le répéter.

PIERRE DANSEREAU

On aime ce qui nous a émerveillés, et on protège ce que l'on aime.

JACQUES-YVES COUSTEAU

Toute cette beauté
ces sons
ces silences
ces vagues lentes de la marée montante
doucement qui avancent
et s'estompent
se dissolvent
sous les palpitations
du fleuve
embaument de sel
l'air et le ciel
et les conifères.

1. «Espace qui se couvre et se découvre au gré des marées.» Ces textes ont été écrits à l'occasion d'une résidence d'artiste liée au Projet Rioux, dans le Parc national du Bic, à l'été 2015.

Traces mouvantes
qui sculptent au ralenti
la terre, le roc.

Patience infinie
du vivant.

Même par temps clair
les frontières sont poreuses
l'oiseau traverse le ciel
entre dans l'œil
et l'oreille du passant
le transforme de l'intérieur
le déploie.

Ici chaque fois est la première.

Déconditionner
la perception.
Voir, entendre, sentir, toucher, goûter.
Actes purs.

Forces inlassables
qui relie tout ensemble le vivant
l'être, la plante, l'eau,
la lune et l'autre bout
de la terre.

Au loin passe le train
au pied des monts.
Ses ondes sonores se propagent
comme des vagues invisibles
dans le ciel.

Toutes nos faillites sont des faillites de l'imagination.

PIERRE DANSEREAU

Le train au loin
tchou tchou qui invite
à la partance
aux rêveries de l'errance
est aussi celui des prochains désastres
marée noire déversée sans reflux
déraillement de nos dirigeants
qui ne voient que les nombres
et le rendement.

De beaux chiffres ronds
qui s'alignent sans égard à la perte
sans égard au vivant

les zéros
comme des bulles
qui bientôt
éclateront.

Le voulons-nous?
Que faisons-nous?
Qu'attendons-nous
au juste?

Il pleut. Je marche sur l'estran. Mes pas s'enfoncent dans la surface spongieuse. Éclats de bleus un peu partout, d'ocres en grappes, de beiges mouillés. Reviennent à la mémoire les images de ma mère et de ma tante courbées sur l'estran, à la recherche de jets d'eau sur le sable qui trahiraient la présence de *clams*. Je faisais de même, ainsi que mon petit frère avec qui je rivalisais d'agilité, sautant d'une pierre à l'autre, éclaboussant nos bottes avec force rires. C'était au plein cœur de l'été, au moment où l'on croit la saison suspendue, immortelle, lorsque les couleurs du ciel, en soirée, ondoient de rouge et d'ocre. Nous aussi étions immortels et nous aussi étions rouges et ocres de nos coups de soleil bien envoyés pendant la journée. Nous recouvrons alors nos peaux de beurre et nous reluisions de douleur au moment du coucher. Je devais avoir six ou sept ans pour toujours, vivais à l'intérieur du présent, mon corps traversant les intempéries comme autant de sauts joyeux sur les coquillages qui craquaient sous nos pieds, qui craquent encore alors que je me promène et que remontent ces souvenirs comme s'ils avaient été enfouis sous mes pas.

Il pleut encore. Il pleut à verse depuis cet après-midi, on aurait pu penser que la noirceur s'installerait à demeure, mais non, l'estran en ce début de soirée est chargé d'éclats lumineux qui

dansent au gré des ondolements du jusant, découvrant ici et là le mystère des algues. De grosses grappes ocrées chargées d'eau de mer excellentes pour la peau, mais aussi comestibles, m'apprend cette amie, qui me pointe aussi l'argile que l'on paie à fort prix dans les spa et les stations de luxe pour se refaire une beauté. Mais les petits contenants hermétiques et bien propres ne conservent rien du regard lavé par la mer. Nous sommes devenus fous.

L'estran à marée haute. Air salin qui glisse et tournoie, eaux plissées où le phoque, ce matin, montrait sa belle tête, son museau. Tout est recouvert, et scintillant, hormis les grosses roches posées çà et là depuis je ne sais combien de temps, et nées comme nous de quelque étoile.

Des secrets, des mystères. Ces rochers gravés par les ondes, et broyés par le temps ou la main. L'ocre rouge scintille dans celle que je tendais aux oiseaux et aux êtres venus de loin. J'étais, enfant, une princesse en peaux de bêtes serties de plumes, une Sioux avançant dans la nuit, veillant sur ma tribu. J'allais me coucher avant l'heure afin de plonger plus longuement dans ce monde, avant que le sommeil ne le recouvre tout à fait. Rituel de la brunante lorsque la nuit hésite encore à se lever,

et le jour, à prendre le large. Rituel par lequel, il y a 4 000 ans, le mort enduit d'ocre rouge passait d'un monde à l'autre. Sur l'estran, les rochers sont des passages et les morts, juste de l'autre côté de la perception.

Sur l'estran, le temps redevient malléable. Fini les montres, fini l'heure calculée automatiquement. Ici, le jour dure 23 h 56 min 04 sec, les marées semi-diurnes dictent les allées et venues des phoques et des canards, et régissent le passage de la rive à la presqu'île. Bientôt on me verra marcher sur l'eau et toucher au miracle.

Le cri du huard
n'appelle que le silence.

On voit courir le vent
sur les vaguelettes déployant leurs gris jusque dans le creux
de l'anse
où tout est lisse.

Il est plus tard que nous ne le pensons.

PIERRE DANSEREAU

Au large, un navire militaire est posté depuis ce matin. Monte-t-il la garde au passage du *Minerva-Gloria*? Prêt à avertir les canards en cas de déversement? Devant moi une bande glisse; ils doivent être une vingtaine, cannetons qui roucoulent et batifolent, entourés de leurs mères. Se superposent les images des oiseaux goudronnés lors du déversement de l'*Exxon Valdez*. Un cauchemar. Depuis 2007, le transport du pétrole par train a augmenté de 28 000 %, et on me dira que tout est pour le mieux?

Nous sommes en sursis.

Des légendes vont et viennent sur l'estran. Fin XVIII^e, celle de Marie Cresse, veuve de Jean-Petit dit LeVent, seigneuresse du fief de l'Islet au Flacon et redoutable tenancière de l'Auberge du repos, où les malheureux voyageurs attardés lors de tempêtes hivernales disparaissaient sans laisser de traces. Son usage de *wiskouis*, d'*ouragans*², et des pointes de lames découvertes tout autour de l'auberge témoigne de son frayage avec les Sauvages. En l'an de grâce 1798, cinq cents peaux d'original, deux barriques d'huile de marsouin et de loup-marin, trois bœufs et cinq cents saumons fumés furent vendus par la vieille pour la robuste somme de dix mille cent soixante livres.

2. *Wiskouis*: Mot malécite. Panse de phoque traitée pour conserver l'huile de loup marin pour la cuisson et l'éclairage; utilisée aussi dans les cheveux et sur la peau, contre les mouches. *Ouragans*: Plats en bois dont se servaient les Indiens pour conserver les liquides comme le lait et le beurre.

La jalousée décéda en 1810 à un âge avancé. «La dépouille mortelle, renfermée dans quatre planches à peine blanchies, et déposée sur un traîneau sauvage – car c'était l'hiver – fut portée sans aucune escorte³.»

Le navire militaire⁴ est resté toute la journée à vue d'œil, là où, il y a près de 300 ans, les flottes étrangères devaient s'arrêter et s'assurer des services d'un pilote⁵ afin de remonter le fleuve jusqu'à Québec. On en profitait pour refaire cargaison d'eau douce, de bois et de vivres ; le Bic offrant alors un lieu prisé pour la chasse aux phoques et aux loups marins, en plus des quatorze lieux de pêche à fascines qui rayaient l'estran. Aujourd'hui, j'imagine ses cailloux striés garder mémoire de ces abondances, alors que le navire, lui, semble garder les yeux rivés sur quelque menace. Il doit s'agir d'écoterroristes.

Certains estrans appellent le large, d'autres, le recueillement. Celui découvert ce matin s'ouvre tout grand sur la mer ; elle a écrit ses vagues sur son lit comme pour marquer son

-
3. J. B. A. Ferland et James McPherson Lemoine, mémorialistes du XIX^e siècle. Cité dans le compte rendu des recherches archivistiques d'Alain Ross, consulté le 25 juin 2015.
 4. Le *Canadian Military Operation #707* est effectivement resté ancré au large des îles du Bic le jeudi 25 juin 2015, du matin à la fin de l'après-midi.
 5. Joseph Mignot dit Labrie, ancêtre de Lise Labrie, était l'un de ces maîtres pilotes.

inassouissable désir d'errance. Je suis assise sur un promontoire rond comme un ventre chargé de promesses, où la mer y a aussi imprimé ses vagues. On peut s'y lover, on peut y mourir, de cette mort qui régénère et vous invite à la partance.



